

**L**a demande n'est simple qu'en apparence : « *Jésus, maître, prends pitié de nous !* » Comme tel, pas de demande de guérison. « Prends pitié de nous, de qui nous sommes devenus, de notre état. » Et la suite manifeste bien l'enjeu : « *En cours de route – chemin faisant – ils furent purifiés.* » Dans ce premier moment du récit, il s'agit bien de “purification”. Car la lèpre est cette maladie qui rend par ailleurs impur... C'est-à-dire... l'impureté est ce qui désormais empêche la rencontre avec l'autre, avec mon prochain ; ce qui me rend impossible à fréquenter, ce qui m'exclut de la joie d'aimer, d'être avec, d'être en lien, en relation... et par là, ce qui m'interdit de devenir qui je suis, la personne que je suis appelé à devenir, par la présence de l'autre, de mon prochain, à mes côtés, de celui qui me reconnaît comme son semblable et qui se fait proche de moi, alors nous cheminons ensemble dans la vie.

Intéressant : une maladie, quelque chose que je porte comme un fardeau alors que je n'y peux rien, qui se voit et qui, dans le regard – le mien et celui des autres – me rend incapable d'être en contact, de faire partie de la communauté, de me sentir inclus. Et, pire encore, si la lèpre est ce qui me rend impur aux yeux des autres, ce qui fait obstacle entre eux et moi, elle m'interdit l'accès à Dieu car elle est considérée comme une malédiction : une punition divine pour des fautes supposées.

Vous me voyez peut-être venir... Notre pape Léon, avec sa première exhortation « *Je t'ai aimé* » – dans la ligne de ce qu'avait déjà préparé François, aborde précisément cette dimension de la “maladie” qui vous exclut, à travers la question de la pauvreté. La “vraie” pauvreté, si je peux dire. Celle qui se voit, celle qu'on porte sur soi, parce qu'elle est brutale, et qui vous a marqué, jusqu'au physique, jusqu'à la manière de parler, d'être, ou parce qu'elle est installée depuis des générations. Cette pauvreté-là, précisément, vous éloigne de la communauté. J'ai en mémoire les mots d'une femme au sein d'un groupe du Sappel, disant : « *On n'invite pas les pauvres, on s'occupe de nous...* » Ce que Léon appelle la “bienfaisance”, la charité à distance, qui n'abolit en rien l'impureté, qui ne change rien ou pas grand-chose au regard, et donc au cœur.

Or, dans notre récit, la supplication des lépreux les a déjà rendus proches de Jésus (Dieu sauve), qui les entend et qui les voit. La proximité commence, libératrice. Elle qui, chemin faisant, va les purifier. Non sans un certain “humour théologique”, Jésus leur demande d'aller se montrer aux prêtres, alors qu'ils viennent de rencontrer LE Prêtre, le Grand-Prêtre, l'unique, celui qui sauve précisément.

La demande de purification n'est-elle pas déjà une demande de salut ! Être sauvé de la mort humaine et pas seulement de la mort physiologique. Mais celle de la mort humaine, de

l'humanité en chacun de nous : celle de la personne, de sa dignité, de sa capacité à être reconnu comme un semblable, un prochain... différent et pourtant semblable. Car cette "maladie" – mais n'est-ce pas la marque de toute contagion ? – ne porte-t-elle pas une malédiction terrible, celle de détruire notre commune humanité.

Car entendons bien ! Ce sont les deux qui meurent dans leur humanité : celui qui est exclu, mais aussi celui qui exclut ; l'impur et celui qui le regarde comme impur, comme non fréquentable, voire comme méritant ce qui lui arrive. C'est la raison pour laquelle notre pape Léon nous appelle au sursaut. Car le pauvre est le marqueur, si l'on peut dire ainsi, de la vitalité ou de la mort de notre humanité dans une société et pour chacun de nous !

« *L'un d'eux voyant qu'il était guéri... »* de son impureté précisément, et pas seulement de sa maladie, fait retour. "Retourner", ainsi que le fait le général syrien Naaman vers Élisée : "l'homme de Dieu" ; ainsi que le fait ce Samaritain – deux étrangers, deux exclus du peuple saint, mais pas de l'action de Dieu – pour reconnaître justement l'action de Dieu en leur faveur. Dieu est bien miséricorde, celui qui purifie et réintègre.

Alors la question est posée : voulons-nous être l'homme de Dieu, le prophète à l'image d'Élisée ? Nous qui par notre baptême avons été configurés au Christ prophète ; voulons-nous être le prêtre qui constate la pureté, et la fin de l'exclusion ? Nous qui par le sacerdoce commun des baptisés avons été configurés au Christ, unique Grand-Prêtre ? Ou porterons-nous la voix de la stigmatisation, le regard de l'impureté ? Fermerons-nous l'oreille au cri de la détresse ? Au risque de nous entendre dire nous-mêmes, au jour où nous invoquerons notre pratique cultuelle et sacramentelle : « *Je ne vous connais pas vous tous qui faites le mal, éloignez-vous de moi, impurs.* » (Mt 7, 23)

« *Jésus, maître, prends pitié de nous !* »

Amen